

Transcription de l'entretien avec Régine et Daniel COUTON

Enregistré à leur domicile à Rezé, par Cécile Liège, le 11 février 2013

[0'00"00] – Origines familiales de Régine Couton

Régine Couton : Je m'appelle donc Régine Couton maintenant. De nom de jeune fille Thenaud. Je suis née à Nantes, parce que je suis née quand même dans une clinique, même à l'époque. Mes parents étaient à Pont-Rousseau et j'ai toujours été à Pont-Rousseau.

Cécile Liège : Que faisaient vos parents ?

RC : C'était l'époque de la guerre, moi je me rappelle que de cette époque-là parce que je suis née en 45. Et après-guerre, mon père s'est mis à son compte pour travailler pour les Chantiers. Il était tourneur. Donc il s'est mis tout seul, dans le jardin de chez ma grand-mère, avec un tour et une petite cabane, à travailler pour les Chantiers de Nantes.

CL : Et votre maman ?

RC : Elle, elle était sténodactylo. Donc elle l'a aidé dans ses papiers. Elle l'a beaucoup aidé, même les livraisons, avec un vélo et une petite remorque derrière, beaucoup de choses comme ça.

CL : Et vos parents venaient d'où ?

RC : Mon père était né à Pont-Rousseau. A Rezé exactement, mais Pont-Rousseau. Il a toujours habité la même maison qui était une maison à mes grands-parents. A Pont-Rousseau. 23, rue de la Commune maintenant, mais cette rue-là s'appelait la rue Thiers.

CL : C'est là où vous avez grandi vous aussi ?

RC : Toujours. On n'a jamais bougé de cette maison et on l'a toujours cette maison.

[0'01"29] – Origines familiales de Daniel Couton

Daniel Couton : Daniel Couton, né le 9 mai 42, à Saint-Jean-de-Monts dans le marais. Dans une bourrine. C'est des maisons en terre avec toit de chaume. Et pourquoi ? Parce qu'on était évacués, réfugiés pour éviter les bombardements qu'il y avait eu sur Saint-Nazaire, Nantes et partout. Je suis né là-bas et je suis revenu vers l'âge de deux ou trois ans.

CL : Parce que vos parents venaient d'où et faisaient quoi ?

DC : Mes parents sont eux aussi sortis de Saint-Jean-de-Monts. Ils avaient eux aussi acheté une maison à côté du cimetière Saint-Pierre, à Rezé, pendant la guerre. Et puis mon père nous a expédiés là-bas pendant les bombardements mais lui il avait été réquisitionné par les Allemands pour faire des trains d'Allemands. Parce qu'il était aux chemins de fer, on appelait ça à l'époque mécanicien sur les locomotives à vapeur. Et il a fait toute sa carrière là-dedans.

CL : Et votre mère, elle faisait quoi ?

DC : Elle était couturière de métier mais à la maison elle faisait rien. Elle était mère au foyer, elle travaillait pas.

[0'02"53] – Différence entre Pont-Rousseau et le reste de Rezé

CL : Donc j'ai avec moi deux Rezéens, une de Pont-Rousseau et un du bourg...

RC : Et ma grand-mère y tenait. Autrefois, c'est pas si vieux que ça, on n'écrivait pas Rezé sur les enveloppes. Quand on envoyait une lettre, une carte postale – je pourrai vous en faire voir, on marquait

notre adresse, Loire-Inférieure à l'époque, Pont-Rousseau. On marquait jamais Rezé. C'était comme ça. D'abord c'était la Poste de Pont-Rousseau, la gare de Pont-Rousseau. Rezé, c'était la campagne.

CL : Ça a dû faire drôle quand ils ont mis Rezé...

RC : Je ne sais pas à quelle époque. Un temps, ils ont mis Rezé-lès-Nantes. Donc les gens voyaient un peu mieux. Mais ça a pas duré ça.

[0'03"48] – Souvenirs d'école de Régine Couton

CL : Vous êtes allée à l'école où ?

RC : Moi j'étais à l'école à Saint-Paul, l'école des sœurs à l'époque, qui s'appelait l'école Notre-Dame. Qui s'appelle toujours l'école Notre-Dame. Mon père était allé à cette école-là. Ma grand-mère était allée à cette école-là. Mes enfants sont allés là. Mes petits-enfants. On n'a jamais bougé.

CL : Le choix de l'école catholique, c'était un choix de vos parents ?

RC : A l'époque, il y avait beaucoup de monde dans cette école. C'était une école bien renommée aussi. Je pourrais dire que sur Saint-Paul, on n'entendait pas trop parler de l'école communale. Tout le monde allait à cette école-là.

CL : Et vous aviez des copains-copines qui étaient à l'école communale ?

RC : Un petit peu, mais non, parce que tout le monde allait à l'école là. Si, j'en avais un petit peu dans le quartier du Port-au-Blé. Des gens, une bonne copine d'ailleurs, qu'allaient à l'école communale qui se trouvait derrière l'église Saint-Paul. Nous on était de l'autre côté, alors...

CL : Vous vous souvenez des relations avec les gens de l'école communale ?

RC : Non. Je sais pas pourquoi mais à l'école de Saint-Paul, à l'époque c'étaient des sœurs mais maintenant c'est plus des sœurs, et puis l'école des frères qu'on appelait pour les gars, tout le monde allait là. Beaucoup beaucoup de gens que je connaissais, c'était là.

CL : Garçons et filles séparés ?

RC : Ah, bien sûr. L'école mixte, même ma fille, elle a connu, et pourtant elle est quand même née en 66, et elle a connu l'école séparée. C'est venu après ça encore.

CL : Quels souvenirs vous avez de l'école Notre-Dame ?

RC : Un très bon souvenir. Moi je me suis toujours plu dans cette école. En plus, c'était tout près de la maison. J'ai vu même des fois à la récréation, je descendais en vitesse, parce qu'il y avait un petit chemin, je descendais en vitesse prendre un bol de chocolat chez mes parents. Mais ça, fallait pas qu'elles nous voient sortir les bonnes-sœurs. Parce qu'elles autorisaient pas de trop, mais ça m'arrivait.

CL : Vous le faisiez en cachette ?

RC : Oui ! On sortait. Elles étaient pas toujours... Parmi le monde, elles nous voyaient pas. Et puis il y avait un chemin qui descendait tout de suite chez mes parents, alors, hop ! Fallait deux minutes.

CL : Vous avez d'autres souvenirs liés à l'école ? D'occupations liées à l'école ?

RC : L'occupation liée à l'école, il y avait le jeudi. Le jeudi matin, moi j'aimais bien aller, je faisais un peu de peinture, de dessin. J'ai bien aimé cette période. Il y avait une bonne-sœur qui se débrouillait bien en dessin. J'ai appris un peu. Couture, moi, c'était pas trop mon truc. Et puis autrement il y avait, qui était lié encore au Patronage avec l'église, il y avait la gymnastique. Aussi bien pour les gars que pour les filles. En dehors des heures d'école.

CL : Et vous en avez fait ?

RC : Un petit peu, oui, aussi. Plusieurs années. Le groupe de Saint-Paul, parce que c'était à Saint-Paul, ça s'appelait : les gars c'étaient les « chevaliers de Saint-Paul » je crois ; et nous c'étaient les « marguerites de Pont-Rousseau ».

[0'07"05] – Souvenirs d'école de Daniel Couton

CL : Vous, vous étiez à l'école où ?

DC : Rezé bourg, école communale, laïque.

CL : C'était un choix de vos parents ?

DC : Je sais pas. Peut-être parce que c'était gratuit.

CL : Ils vous en ont pas parlé en tout cas ?

DC : Non. L'emplacement, c'était l'actuelle mairie. Les bâtiments ouest de la mairie, c'étaient les classes.

CL : Et c'était pas loin de chez vous ?

DC : Ben non parce que moi je suis du cimetière, proche.

[0'07"54] – Le bourg dans l'enfance de Daniel Couton

DC : Où on habitait, ils appelaient ça le « *Petit-Clos* ». Maintenant, ils ont un autre nom : les Bourderies ou je sais-pas-quoi. Mais avant, c'était le « *Petit-Clos* ». Rue Victor-Hugo.

CL : Vous habitiez une maison ?

DC : Une petite maison. On était locataires. Et après on a construit très près, à deux cents mètres. Mon père a construit en 52 je crois, pendant qu'ils faisaient le Corbusier ou un truc comme ça. La deuxième maison qu'il a construite, c'est juste en face l'entrée du cimetière Saint-Pierre, aux trois routes, il y avait un calvaire là, qui a été supprimé. Et un puits couvert en granit, qui a été condamné. Il y avait une loi qui disait d'interdire l'accès aux puits. Il était tout couvert, en granit, ça faisait une niche un peu. Et puis il y avait une grosse porte en fer avec une poulie. Les gens venaient chercher de l'eau. C'était de l'eau potable. Et puis au moment des travaux, ils ont abattu le calvaire. Il y a eu un calvaire encore avant, avant, mais moi je m'en souviens pas. Il y a eu un calvaire en bois, j'ai vu la carte postale d'un calvaire en bois qui a été brisé par un orage. Par le tonnerre. A l'entrée du cimetière Saint-Pierre. Avant qu'il y ait ce calvaire en granit. Là, il y avait un calvaire en bois et j'ai vu, c'est tombé. C'étaient des demoiselles Nogier [PHON] qui avaient ça, deux sœurs vieilles filles qui faisaient de la couture et du tricot, dans les dernières rues de la rue Georges-Boutin, en face du garage Crouet [PHON], actuellement pas loin du vétérinaire.

CL : A quoi ça ressemblait ce quartier de Rezé quand vous étiez petit ?

DC : C'était beaucoup plus calme parce qu'on jouait au ballon au milieu de la route. On faisait des équipes. Il passait une voiture toutes les cinq minutes.

RC : Oh même pas.

DC : Le Tour de l'Ouest est passé là. J'ai des photos de ça. Le Tour de l'Ouest est passé à l'époque où il y avait Walkowiac [PHON], Robic [PHON] et tous ces gars-là. On allait jouer aussi dans les prés de la ferme qu'appartenait à Monsieur Fradet [PHON]. Qui habitait la Chapelle Saint-Lupien, parce qu'ils habitaient là. Et ils vendaient du lait en bas. Parce qu'ils [les habitants du bourg] allaient chercher du lait, pas nous personnellement mais beaucoup de gens allaient chercher le lait après la traite. Cette ferme Fradet, y'avait une particularité, c'est qu'il avait neuf filles ! Dont une qui s'est mariée avec un des Sorinières... Un Marais je crois. Les maraîchers. Qui existent encore. C'était la chapelle Saint-Lupien. A l'époque, personne ne portait d'intérêt à cette vieille relique. Y'avait une cloche là-haut que j'ai toujours voulu récupérer mais j'avais peur qu'elle me tombe sur la tête. Je sais pas ce qu'elle est devenue. Je me disais, si un jour ils cassent la chapelle, j'irai la donner à qui de droit, mais elle a disparu après, cette cloche-là.

CL : Vous dites qu'il y avait des jeux dans la rue ?

DC : Oh oui, c'était le terrain de football, on faisait ce qu'on voulait.

CL : Les jeux, c'était chez vous ou c'était de retrouver les copains - copines dans la rue ?

RC : C'était toujours dans la rue.

DC : Ou alors assis sur les marches. Parce que c'étaient des marches hexagonales. Le socle du calvaire était un hexagone, il devait avoir six côtés. Et il y avait trois marches en granit. On s'asseyait autour, là. On jouait, on parlait. Je me rappelle, moi, le soir, tout seul l'été, j'allais jouer de l'accordéon au pied du

calvaire pour répéter les morceaux de musique, les partitions que j'avais à faire. Je sais que ça plaisait à l'épicerie qui était à côté. Et puis à tout le monde. Mais il n'y avait personne. On jouait un peu partout. On jouait même dans le cimetière. On n'aurait pas dû mais enfin, on jouait dans le cimetière aussi. Au football.

RC : Et à cache-cache dans le cimetière, ça je l'ai souvent entendu !

DC : À cache-cache, oui.

[0'12"47] – Pont-Rousseau dans l'enfance de Régine

CL : Et vous, à quoi ressemblait le quartier dans votre enfance ?

RC : Pareil, on jouait dans la rue, ça c'est sûr. On jouait à la balle au prisonnier, devant chez mes parents, dans la rue Thiers. Mais nous, comme les maisons elles sont toutes collées, c'est des maisons de ville quoi, on jouait à la balle le long des murs des maisons. On jouait dehors, ça c'est sûr. Les voisins, pareil. Même les gens, j'ai vu en soirée, ils sortaient des chaises et puis discutaient le coup sur le trottoir, et voilà. C'était plus convivial quoi. Et puis on connaissait vraiment tout le monde. Mais sur Pont-Rousseau, il y a encore des gens que je connais. Qui sont là depuis longtemps.

CL : Et au niveau apparence, est-ce que c'était exactement comme aujourd'hui ?

RC : Pareil, exactement pareil. Nous, le quartier il a pas changé. A ce sujet-là, c'est les mêmes maisons. Les gens, ils ont entretenu, mais c'est les mêmes maisons. Et il parlait des puits tout à l'heure et c'est pareil, il n'y avait pas des puits chez tout le monde. Moi, chez mes parents, il y avait un puits, et chez mes voisins d'en face, il n'y avait pas de puits. En face chez mes parents, ça a toujours été un café. Mon père a toujours connu un café, ça a toujours été un café. Donc ça donnait une certaine ambiance. Et on laissait le portail ouvert et tout le monde allait chercher de l'eau chez le voisin qui avait un puits. Les puits existent tout le temps, hein. Il y a un puits chez mes parents, un puits dans une maison à côté du café. Chez le boucher, parce qu'à côté, c'était un boucher, ça a toujours été un boucher. Tout le temps, tout le temps parce que mon père m'a parlé de ça : ils tuaient les bêtes, dans le temps, directement, là. Chez le boucher. Il en amenait une, il tuait la bête. Le sang coulait dans le fossé devant, enfin dans le caniveau.

CL : Et ça vous avez connu ça, vous ?

RC : Je n'ai pas connu tuer les bêtes. Mais tout juste. Après la guerre, ça a dû s'arrêter cette histoire-là de boucher. Ils allaient chercher du sang pourtant. Je me rappelle, parce que c'était soi-disant un fortifiant. Alors fallait boire un verre de sang comme ça... beurk, quelle horreur ! On dit de l'huile de foie de morue, mais je crois que le sang, c'est pire.

CL : Il y avait une différence, en termes d'ambiance pour les enfants entre le bourg et Pont-Rousseau ?

RC : Je pense pas. C'était convivial avec les gens, tout le monde se connaissait. En face chez mes parents, un peu plus loin, il y avait un garage. C'était Monsieur et Madame Désert qui tenaient ça. Eux, ils étaient très religieux. Mais je crois que dans le temps, les gens ils allaient plus à l'église que maintenant. Et eux, au mois de mai, ils faisaient les réunions de Marie, qu'ils appelaient. Tout le monde arrivait de tout le quartier, avec des chaises. Et puis ils rangeaient un peu leur garage. Et puis ils mettaient une espèce de petit promontoire avec des fleurs et puis une Sainte-Vierge. Alors c'était la rigolade parce que tout le monde arrivait avec sa chaise, on rencontrait les petits copains, les copines. Les parents qui discutaient. On faisait une dizaine de chansons, un petit cantique et puis hop ! On rentrait chez nous. Mais c'était bien, c'était agréable. On se regroupait, quoi.

[0'15"56] – La fête du vin nouveau

CL : Il y avait d'autres moments qui regroupaient le quartier ?

RC : Ah oui. A Pont-Rousseau, il y avait la fête du vin nouveau. Ça c'était quelque chose aussi. Ça se passait au carrefour, juste au croisement à la route de Saint-Paul, comment ça s'appelle ? Avec Jean-Jaurès, enfin bref. Et là, la fête du vin nouveau, c'était donc fin septembre sans doute, je sais plus trop. Il y avait des manèges qui venaient. Les cafés : toute la rue Félix-Faure, Alsace-Lorraine, je sais plus combien ils comptaient de cafés dans cette rue, c'était pas possible, il y avait plein plein de cafés, alors forcément...le soir, n'en parlons pas ! Il y en avait pas mal qui avaient trop bu. Et puis il y avait les

manèges, il y avait des tirs à la carabine. On aimait bien aller à cette petite fête dans la journée. Et puis le soir, après, il y avait les hommes trop ivres, ça c'est sûr !

CL : C'était une fête qui était à quel moment de l'année et en quel honneur ?

RC : C'était le vin nouveau, la fête du vin nouveau ils appelaient ça.

CL : Ça venait du vignoble ?

RC : Oh, dans les quartiers, la gens ils avaient des vignes. Comme ses parents [à Daniel], ils avaient une petite vigne sur Rezé. Les gens avaient des vignes. Alors ils vendaient du vin nouveau.

DC : Tout le monde avait son bout de vigne. Même beaucoup d'ouvriers, tout ça, ils avaient un brin de vigne.

CL : C'était donc la fête du vin nouveau local, alors ?

DC : Oui.

CL : Vous vous en souvenez, vous [à Daniel] ?

DC : Oui. Enfin, je sais pas s'il était local le vin nouveau. C'étaient des idées de faire cette fête-là.

[0'17"31] – La fête des cerises

DC : Mais, dans le bourg de Rezé, il y avait tous les ans la fête des cerises. Mais à Rezé, il n'y a pas plus de cerises qu'ailleurs ! Ha si, dans les courtilles, dans le bas, dans l'île Saint-Martin. Il y avait beaucoup de cerisiers, là. Je sais pas si c'est ça...

CL : C'était quoi la fête des cerises ?

DC : C'était une fête qui était l'été. Je m'en rappelle parce qu'il faisait beau, toujours. C'était une fête, il y avait deux ou trois chars. Il y avait le marchand de charbon, il avait un plateau quatre-roues pour livrer ses sacs de charbon. Et puis le quatre-roues, ils en faisaient un char. Et il y avait une reine. J'en ai connu une qui s'appelait Yvette Vrignaud [PHON], qui est toujours vivante, qui doit avoir quatre-vingt et quelques années. Elle était reine : on venait la chercher dans sa maison. Sa maison, c'était le Penn [PHON] quatre. Passage à niveau numéro quatre, dans la rue Victor-Hugo. On venait la chercher, elle était bien habillée. On venait la chercher avec une traction. Une 11 légère qui appartenait à Monsieur Albert Crouet [PHON], qui habitait au Grand-Clos. Et elle était à côté du cocher et elle balançait des pétales sur les gens. Et ils avaient fait des grosses cerises qui pendaient, comme ça, un peu partout. Des grosses cerises en plâtre qui étaient plus grosses qu'un melon. Et puis c'était la fête des cerises. Alors c'était la fanfare, quelques stands, quelques machins. Alors pourquoi des cerises ? J'en sais rien.

CL : C'était en quelle année à peu près ?

DC : Dans les années 50.

CL : C'était un moment important pour le quartier ?

DC : Bof, oui. Tout le monde allait à la fête des cerises.

CL : Il y avait des choses à préparer ? Vous participiez à la préparation ?

DC : Sans doute, oui, pas moi, mais sans doute oui. Mais je dirais, c'était plutôt du côté laïc. Parce que le chauffeur, c'était un laïc, celui qui prêtait son chariot, c'était un laïc aussi. Il y avait une petite animosité des fois entre les deux clans. [Cherche le nom du marchand de charbon]. Aubinais [PHON], le marchand de charbon.

[0'20"00] – Kermesses chrétiennes, kermesses laïques

CL : Et comment ça se manifestait cette petite animosité ?

DC : Il y avait les kermesses des gens de la chrétienté et puis il y avait les kermesses de laïcs. C'étaient deux kermesses différentes. Alors la kermesse dans les prés laïcs se faisait dans les prés de Roquio. L'autre se faisait dans une cour d'école.

RC : A l'école du bourg.

DC : Oui mais du côté de l'école des filles. Nous, dans notre école, il n'y avait pas de kermesse. C'était dans un pré qui appartenait à la commune de Rezé, les prés de Roquio. Qui existent toujours, la commune est toujours propriétaire de ça. Où il y a actuellement la salle des Roquios, ça s'appelle comme ça. Une salle où il y a des banquets, des trucs comme ça, une petite salle.

RC : Ben nous, à l'école il y avait la kermesse aussi. La kermesse Saint-Paul, qui existe toujours, tous les ans. Mais nous, la différence que je vois, moi j'ai fait la kermesse de l'âge de cinq ans à dix-huit ans. C'était bien, même les élèves, on aimait ça. On se déguisait, il y avait un thème, tout ça. On était nombreux à l'école à Saint-Paul. Je sais qu'on était très nombreux. Les gars, les filles, ça faisait peut-être deux mille personnes. A cette époque, tout le monde y allait. Maintenant, ça existe tout le temps, mais les grands ils veulent pas se déguiser. Il y a beaucoup moins de... le défilé est beaucoup moins important. Il y a plutôt les petits parce que les parents ils aiment bien. Et il existe toujours la kermesse l'après-midi. Dans notre temps, ça se faisait dans la salle du Cercle Saint-Paul. C'est-à-dire encore les curés. Qui était derrière le cinéma Saint-Paul. Et maintenant, ils font ça sur les bords de la Sèvre. Les salles du Chêne-Gala, je crois qu'ils appellent ça.

CL : Mais ça reste lié à l'école privée ?

RC : Toujours. Et la kermesse existe toujours. C'est toujours le premier dimanche de mai je crois. Ça a jamais changé et il y a toujours du monde. Cette kermesse, elle est appréciée.

[0'22"22] – Souvenirs d'école de Daniel

CL : Vous aviez des loisirs quand vous étiez enfants ?

DC : Non.

RC : Ben, la musique un peu ?

DC : Oh, l'accordéon, mais j'ai commencé, j'avais quatorze ans. Mais autrement, non.

Au sujet de l'école, on avait une discipline de fer !

RC : Ah oui, plus eux que nous.

DC : Ah ben là, fallait pas bouger.

CL : C'est-à-dire ?

DC : On prenait des coups ! Ah ben oui, propre ! Avec des baguettes, des baffes et tout ça. Des gifles et tout. Fallait pas bouger, hein. Il y en avait plusieurs. Il y en avait, moi je dirais deux chez nous, sur six ou sept instituteurs qui étaient potables. Avec qui on pouvait parler et qui étaient pas méchants. Mais les autres, c'était méchant à mort. Fallait pas bouger, oh lala lala, pour un rien ! Quand ils nous appelaient, à la récréation mettons, ils voyaient qu'ils y avait une altercation, il y avait un grand coup de sifflet, tout le monde arrêtaient de... Et puis ils faisaient signe à deux élèves, deux écoliers de venir, bon ben ils s'approchaient et s'il y en a un qui gardait son béret sur la tête, ils lui demandaient pas de l'enlever... Le béret s'en allait tout seul, il volait en l'air parce qu'il avait pris une baffe. Il aurait dû enlever son béret avant ! Genre de chose comme ça. Et puis alors la règle et les bambous et tout ça.

CL : Vous avez pas un très bon souvenir de l'école avec ça ?

DC : Au sujet de la discipline, non. Non parce qu'ils nous tapaient dessus comme des... Il y en a d'autres qui pourraient en dire autant.

CL : Vous avez malgré ça continué l'école ou pas ?

DC : Oui. Disons que je gazais pas mal, alors... Déjà, j'avais un an d'avance. Ils m'avaient fait sauter une classe parce qu'ils disaient : « *il perd son temps ici, lui* ». Donc au lieu de rester un an dans la classe certificat, je suis resté trois ans. Pour aller en sixième, il fallait payer. Et puis mon père a dit « *je peux pas payer* ». C'est pourquoi je suis resté jusqu'à l'âge de quatorze ans, où c'était le certificat d'études, dans cette classe. Alors inutile de vous dire que j'ai fait trois ans les mêmes cours. C'est pour ça que j'ai pas fait d'anglais, j'ai pas fait tout ça. J'ai pas été en sixième comme beaucoup sont allés en sixième à Pont-Rousseau ou à la Montagne.

CL : Vous auriez aimé ?

DC : Peut-être oui. Bien sûr oui.

[0'25"18] – Débuts professionnels de Daniel Couton

CL : Du coup, vous avez fait quoi après votre certificat ?

DC : Après, je suis rentré à Launay. Collège technique Leloup-Bouhier. Et puis j'ai passé le brevet d'enseignement industriel. Qui correspond maintenant à peu près au bac technique.

CL : Pour faire quoi ?

DC : Moi j'avais été versé dans la mécanique. C'était de l'ajustage, mécanique, tournage, fraisage, tout ça. Les plus instruits allaient en électricité. Moi j'avais raté cette entrée, j'avais pas pu y aller. Mais j'avais fait la mécanique. Et aussitôt que ça a été fini, mon père m'a pas laissé rien faire, il m'a mis manœuvre à Saint-Gilles-Croix-de-Vie, dans une petite entreprise là-bas. Où je gagnais 101,92 francs de l'heure. Anciens francs. Je suis resté là pendant un an ou deux. Et après, je suis rentré chez Hersant [PHON] par l'intermédiaire d'un cousin qu'était là chaudronnier. Et après, je suis parti à l'armée, je suis parti en Algérie. Je suis revenu avec un mois de permission libérable. Normalement, je ne devais pas travailler mais mon patron est venu me chercher en me disant : il faut que tu viennes, tout ça. Mais j'ai dit « *oui mais j'ai pas le droit de travailler parce que je suis en permission libérable* ». Ils m'ont dit « *mais personne ne va contrôler* ». J'étais encore sous le contrôle de l'armée pendant un mois en revenant d'Algérie. Et mon patron m'a dit « *non, non, faut venir tout de suite* ». Alors j'ai pas eu de vacances ni rien, j'ai repris le boulot tout de suite.

[0'26"59] – Anecdote du clocheton de Saint Pierre

DC : Je me souviens d'une anecdote, je ne sais plus quel âge j'avais. Sept-huit ans. A l'école de Rezé. A la suite d'une tempête, il y a un petit clocheton sur l'église Saint-Pierre. Il y a le grand clocher et il y en a un petit. Dans le sud. Et à la pointe, il y avait une espèce de rosace, je sais pas comment on dit. En fonte, je crois que c'est de la fonte. Au moins du fer forgé. Qui s'est couché. Et ils craignaient qu'il continue à tomber sur les ardoises. C'était à la suite d'un grand coup de vent, ça. Ils ont tendu un câble du haut du clocheton pour récupérer cette petite chose, là, ce petit ouvrage. Et le câble a été tendu du haut au centre de notre cours à nous. Nous, l'école laïque, on a reçu ce câble. Et avec des poulies, ils ont fait glisser cette flèche qu'allait casser. Et ils l'ont fait atterrir dans la cour de notre école. Je me souviens de ça. Je vais pas dire que c'est des funambules qui ont fait ça, mais enfin des gars un peu cracks là-dessus. Pour aller accrocher ce câble. On était tous autour à regarder dessous. Il a quand même fallu passer le câble par dessus le toit de l'école. Mais enfin il était moins haut que maintenant parce qu'il y avait un étage de moins. Ou deux. Il doit y avoir trois niveaux maintenant. Au bureau de la mairie, là. Nous, il n'y en avait qu'un, avec un grand palier qui cavalcait d'un bout à l'autre, à l'extérieur. Il y avait toutes les entrées de classe comme des entrées de cabanes à lapins. On montait par un escalier et chacun montait dans sa classe, là.

[0'28"57] – Souvenirs d'école de Régine Couton (II)

RC : J'ai donc toujours été à l'école Notre-Dame. Mais nous c'était pas sévère comme ça, malgré qu'on dise que c'était des bonnes-sœurs. C'était strict, elles étaient sévères mais elles étaient justes. Ça marchait bien. On avait des punitions. C'était plutôt des punitions écrites, mais jamais des tas de lignes. Ça aurait été de faire un verbe, ou... C'étaient des choses plus intelligentes je trouve. J'ai bien été punie des fois. Par contre ce qu'on faisait dans les écoles, c'était le ménage, allumer le poêle le matin, chacun son tour. Ça c'était bien aussi. Finalement, ça nous apprend, c'est pas plus mal. Et puis on rechignait pas à ça. On était trois-quatre à faire le ménage.

[0'29"43] – Parcours de formation de Régine

RC : Et puis à l'école, ça allait jusqu'en troisième. On n'avait pas besoin de changer d'école. Alors moi j'étais en sixième. Alors j'ai donc été jusqu'en troisième. Et puis après, je suis restée parce qu'il y avait une partie, ils faisaient aussi école technique. Donc je suis restée faire sténo-dactylo et comptabilité un peu. Mais j'ai pas été longtemps parce que souvent, c'étaient les filles qui allaient là-dedans, à partir de quatorze ans, au certificat d'études. Elle la faisait trois ans. Mais moi, comme j'avais déjà un peu plus, j'avais quinze-seize ans, donc je suis sortie de là.

CL : Vous aviez quoi en tête ? Vous saviez ce que vous vouliez faire ?

RC : Ah, moi mon truc, ça aurait été, je voulais être institutrice. Mais bon, ça s'est pas fait.

CL : Pourquoi ça s'est pas fait ?

RC : J'en sais rien. A l'école, à l'époque... Je sais pas. Il aurait fallu que je change peut-être d'école. J'en sais rien, ça s'est pas fait. Ah ben ça, je l'ai toujours regretté.

CL : Vos parents vous ont soutenu là-dedans ?

RC : Oui, un peu. Mais comme après, ils ont vu que ça allait pas, mon père, comme il était à son compte aussi, et puis il y avait beaucoup de travail. Parce que ça, c'est vrai. Quand on est sorti de l'école, du truc technique, moi je suis sortie au mois de juin, dès le mois de juillet, les copines : « *Ha ben y'a du travail, tu peux venir avec nous là* » Oh la la, j'ai dit, moi je me prends d'abord un mois de vacances, le mois de juillet, et puis finalement, j'ai commencé à travailler en septembre. J'ai travaillé, c'était l'entreprise Champenois, qui existe toujours sous ce nom-là. Mais à l'époque, c'était privé un peu. Les frères Champenois, ils faisaient le charbon, ils livraient dans tout le coin. Ils avaient du monde là-dedans. Et ils faisaient la ferraille aussi.

CL : Vous faisiez quoi ?

RC : Je remplissais les bons de livraisons que les gars ils faisaient. Pour leurs livraisons de charbon, leur tournée quoi. C'était tout simple. Et puis c'était pas... je m'embêtais un peu parce que j'avais pas assez de travail je trouvais.

[0'31"48] – Évolution de la société Thénau

CL : Et après, qu'est-ce que vous avez fait ?

RC : Après, mon père qui a toujours continué à mener son petit train-train, là, il s'est agrandi un petit peu. Il a, à Pont-Rousseau, toujours dans le jardin de ma grand-mère, il a couvert, il a couvert, il a couvert, il n'y avait plus de jardin ! Plus du tout. Moi j'ai plutôt connu ça sans jardin presque. Parce qu'il a couvert, il a pris un tour, il a pris un gars qui connaissait un copain qu'a travaillé avec lui. Et à la fin, ils étaient une dizaine à travailler. Donc, maman elle faisait les comptes, elle gardait tout ça. Et moi, quand je suis sortie de l'école, comme je faisais pas grand-chose chez Champenois, il me dit « viens-donc, il y a plein de boulot ». Et j'ai plus ou moins après remplacé ma mère. Mais j'avais dix-huit, dix-neuf ans à cette époque-là. Alors on s'est marié, maman s'est occupé des enfants plus.

CL : Et vous, vous avez continué l'entreprise de votre père ?

RC : Tout le temps.

CL : Toujours dans le jardin de votre grand-mère ?

RC : Ah non ! Après, mon père il a trouvé à acheter à peu près où il y a les notaires maintenant, sur Rezé, à Pont-Rousseau.

DC : C'était l'île Bonnière et Colombe[PHON]. C'était un dépôt de gaz.

RC : A côté du marché du 8 mai. La place du 8 mai. Alors c'était là. A ce moment-là, le long de la rue – parce que maintenant il y a des immeubles, mais il y avait un tas de petites maisons. Il y avait donc l'île Bonnière qui avait un terrain.

DC : Un embranchement ferroviaire même, pour emmener les citernes de gaz.

RC : Il y avait un jardin qui appartenait à la famille Joubert [PHON], c'était des grands épiciers de Pont-Rousseau. Epiciers-grossistes un peu. Et mon père avait acheté ce terrain-là aux Joubert. Et il y avait un puits dans ce terrain encore. Et il a construit un petit atelier, là. Où il y avait pas grand de surface. Je ne sais plus la grandeur du terrain. 1500 mètres quelque chose comme ça. Et alors là, il a travaillé dur. Il a réussi mais il a travaillé dur. Avec mon oncle, qui travaillait aux Chemins de fer, qui avait des horaires un peu spéciaux des fois, donc ils travaillaient ensemble à construire un petit atelier. Ils allaient le soir monter des parpaings, monter l'usine quoi. Avec une lampe à carbure, le soir. Et puis ça sent, ça ! Ça prend au nez ! Ça éclaire un peu.

CL : Vous vous souvenez de ça vous [à Daniel] ?

RC : Oui, parce qu'on s'est connus jeunes. Et il y avait un embranchement ferroviaire qui allait directement sur la voie ferrée qui va de Pont-Rousseau à Pornic, au niveau de la rue Georges-Boutin (??). Il y avait un aiguillage et les wagons rentraient dans cette île Bonnière. C'étaient des wagons-citernes. Et c'est là que ça a été vendu et qu'on a fait l'atelier. Comme j'ai travaillé là beaucoup, je me rappelle, il y avait plein de petites maisons, il y avait une haie avec que des petites roses, des petites roses ! J'adorais passer devant. Tu sais les gens qui habitaient au bout ?

[0'39"41] – Rencontre entre Régine et Daniel

CL : Comment vous vous êtes rencontrés ?

RC : Moi je m'en rappelle bien. T'avais un copain, le sacré copain, que son père était instituteur, il s'appelait Guy. Moi j'avais une copine qu'habitait le Port-au-Blé. Le Port-au-Blé, c'est de l'autre côté de la voie ferrée par rapport à Pont-Rousseau. Parce qu'il y avait le marché, là où il y a toujours le marché. Parce que le marché, à l'époque, moi j'ai presque connu ça en prés. Parce que les marchands de chevaux mettaient leurs chevaux place du 8 mai. Et puis nous après, ils ont goudronné, donc on faisait du patin à roulettes là-dessus. Et puis du vélo et puis tout ça. Et puis on rencontrait ceux qui étaient de l'autre côté de la voie, les jeunes qui allaient aussi à Saint-Paul. Mais déjà, le Port-au-Blé, il y en a qui allaient à l'école sur Rezé. C'est un peu à mi-chemin. C'est comme ça qu'on s'est connus. Il descendait vers le Port-au-Blé et nous on allait plutôt vers le bourg de Rezé. On s'est connus comme ça jeunes. Dans la rue.

[0'40"52] – Le marchand de chevaux et la Carterie

DC : La place du marché, c'était une prairie. Il y avait les vaches à Terrien et il y avait les chevaux aussi. Constantin c'était le marchand de chevaux. Alors j'ai vu, moi, il y avait beaucoup de chevaux qui étaient chargés à la gare de Pont-Rousseau, dans des tombereaux à bestiaux. Il y avait un enclos particulier pour eux. Les clôtures c'étaient des rails. Il y avait une rampe pour monter les chevaux dedans. Et après, ils étaient renfermés là-dedans, et cet espace-là, était en hauteur de façon qu'ils soient au même niveau que les tombereaux pour charger les chevaux. Il y avait un gros commerce de chevaux. Je sais pas où ils allaient. Je crois qu'ils allaient à l'Herbergement. Et j'ai vu un palefrenier de chez Constantin qui s'en allait, souvent j'ai vu ça, il avait un vélo porteur, je me souviens. Il emmenait un cheval par la bride, un étalon, et derrière, tout le monde suivait l'étalon. Des fois, il y avait vingt à trente chevaux qui suivaient. Ils prenaient tout le boulevard ! Et l'autre s'en allait en vélo, il tenait l'autre par la bride, il tournait vers la gare. Et tous les autres chevaux suivaient et entraient dans ce petit enclos. Pour les faire prisonniers. Et quand ils étaient tous dedans, il y en a un qui fermait la porte. Et après, ils étaient chargés le jour ou le lendemain dans des tombereaux pour aller je ne sais où par les chemins de fer.

CL : Ça vous avez vu ça ?

DC : Oui.

RC : Ah ben moi aussi. Des paquets de chevaux qui descendaient comme ça. C'était impressionnant. Ils prenaient toute la route, ils descendaient la petite route qui était le long de la voie, qui existe toujours pour rejoindre la gare. Ça, les chevaux...

CL : Ils appartenait à qui ces chevaux ?

RC : C'était le grand marchand de chevaux, Constantin ça s'appelait. Ils avaient une belle maison au coin du marché, qui a été démolie forcément. Cette maison-là elle a été prise un moment par la mairie. Ça faisait école de musique là-dedans et tout ça. Et puis finalement ils l'ont démolie. Et c'est là qu'ils ont fait le Crédit-Agricole, ...

CL : Terrien, c'était la ferme ?

RC : Terrien c'était pas une ferme, c'était un marchand de vaches.

CL : Vous vous en souvenez un peu de ce marchand de vaches ?

DC : Les vaches, il y avait une prairie qui était à la Carterie. C'est là où ils faisaient les piqûres. Il y a toujours le square de la Carterie, là-haut. He bien à l'angle opposé du Carrefour, il y avait un pré. Il y a

pas longtemps qu'ils ont fait ces immeubles à deux ou trois niveaux. Et puis il y avait une maison à la Carterie, où ils faisaient des piqûres. Il y avait l'employée du docteur Pennahoat[PHON], c'était le médecin attribué aux chemins de fer. Cette dame-là, on allait se faire piquer des fois. Je sais pas pourquoi.

RC : C'est derrière l'église et c'est une maison qui existe toujours. Tu parles de la Carterie, moi je m'en rappelle quand on était à l'école, on allait à la Carterie faire les vaccins, passer les visites médicales. C'était un truc de la mairie en fait. C'était médical.

[0'47"32] – Construction de leur maison à la Trocardière

CL : Ensuite, vous avez quitté cette petite maison, pour aller où ?

RC : Pour venir là. Là, on avait acheté il y a longtemps. On a acheté un terrain en se mariant pour ainsi dire. Il [Daniel] avait été économe, lui, toute sa vie. Alors il avait des sous dans une boîte. En espèce, et on avait acheté le terrain avec ça. Mon cousin s'est marié un petit peu après nous. Un an ou deux. Donc, deux ans après être mariés, on a acheté le terrain avec eux.

CL : En sachant qu'un jour, vous construiriez dessus ?

RC : C'était pour ça. C'était pour construire.

CL : Pourquoi vous avez attendu aussi longtemps pour construire ?

RC : On a attendu que deux ans pour acheter le terrain. Et puis, il [Daniel] voulait surtout pas sortir de Rezé. Alors là, on est à la limite, parce que dans le bas, il y a une petite rivière qui s'appelle la Jaguère, et c'est la limite de Rezé et de Bouguenais. Mais en bas on était à la limite, on a acheté à Rezé !

CL : Pourquoi vous vouliez pas bouger de Rezé ?

DC : Je sais pas. Oui, c'est bête, ça. J'en sais rien. On a acheté, on était en zone rurale. On n'avait pas d'eau, on avait pas d'électricité. On a fait venir le courant. On a fait prolonger la ligne. Ils ont mis un poteau en ciment. Qu'on a payé de nos deniers, parce qu'il a fallu qu'on paye. Et puis après, quand ça a continué à se faire construire plus loin, les gens on fait venir le courant. Nous, notre poteau, on l'a payé.

RC : C'est pour ça qu'on a un grand terrain. Tout ça, c'étaient des vignes. On parlait du vin tout à l'heure. C'était pas loin les vignes. Tout ça, c'étaient des vignes. Au-dessus de chez nous, c'étaient que des vignes. Maintenant, ils font des lotissements. Maintenant, ils font des maisons sur trois cents- quatre cents mètre carré, bon. Nous, il fallait trois mille, et on avait deux mille cinq cents chacun. On a eu des complications avec ça ! Parce que c'était un terrain de cinq mille. On a eu des complications avec ça. Parce qu'après, quand il y en a de trop, la mairie reprend pour faire des maisons. Alors c'est pas la peine... Ah ben maintenant, ils démolissent, là, au bout ça va être démoli.

CL : Pour faire quoi ?

RC : Des petits immeubles.

CL : Vous avez fait construire la maison ou vous l'avez fait faire vous-mêmes ?

DC : Nous-mêmes. Avec des copains, un genre de Castors quoi. J'ai mis quatre ans à la faire. Samedi, dimanche, fêtes, tout ça, toujours au boulot. L'été, après la journée, on venait là.

CL : Il vous a pas manqué votre mari pendant qu'il était... ?

RC : Mais je venais travailler aussi ! Et sa mère... Parce que son père est décédé très jeune. Donc elle était toute seule à la maison. Elle venait, elle adorait être avec lui. Et puis elle avait pas peur de faire rouler la brouette, et les parpaings. Et moi j'ai fait plein de choses aussi. Des fois je dis, je referais pas tout.

DC : On a gagné la moitié du prix.

RC : On a bien travaillé.

On faisait les anniversaires avec les enfants, ça se passait toujours dans les tas de graviers. Le gâteau et tout. On a monté tous les deux la toiture tout seuls ! Ça c'est pareil, je l'ai bien aidé à monter toutes les tuiles. Avec une petite palanque, il avait fait une petite poulie pour monter les tuiles. Ha ! Quand on a fini en haut, j'étais allée chercher une bouteille, je sais pas si c'était du champagne, mais un mousseux

toujours. Et on avait arrosé ça sur le toit tous les deux. Même ma petite fille, elle est tombée du toit, ma fille. Un jour de fête des mères. Et elle a rien eu ! [Raconte comment ça s'est passé].

[0'52"07] – Premières vacances

CL : Vous aviez une voiture à l'époque ?

RC : Oui, on a acheté une voiture. Pas longtemps après être mariés. Une coccinelle Volkswagen, d'occasion. Mais elle marchait pas très bien. Sa sœur habite pas loin et on se voyait beaucoup beaucoup. Ils ont un an d'écart. On était bien avec eux. Et eux, ils avaient une petite tente de camping. Et nous, on avait une voiture. Donc les premières vacances qu'on est partis, on est partis tous les quatre. Eux avec la tente de camping et nous avec la voiture. Moi je voulais voir la Pointe-du-Raz. Je sais pas pourquoi, alors on est partis à la Pointe-du-Raz.

CL : En quelle année ?

RC : L'été 65.

[0'53"15] – Occupations hors école

CL : Vous partiez souvent en vacances ? Vous aviez des loisirs ?

RC : Lui il allait en colonies beaucoup. Moi j'aimais pas ça, je suis jamais allée en colonies. Avant, quand j'étais petite, mon père, avec son boulot, il arrêta pas. Il travaillait jusqu'à 10 h le soir et tout. Mais tous les ans, on allait sur Pornic. Avec ma grand-mère, tous les ans, le mois de juillet, on allait à Sainte-Marie-sur-Mer, à côté de Pornic. Et là, c'était un régal ! On adorait aller avec elle là-bas. Mon père, il venait le dimanche un peu avec maman et puis voilà.

CL : Et vous [Daniel], vous alliez en colonies de vacances ?

DC : Très jeune, oui. C'était la colonie de la Pinelais, c'était loué par la mairie de Rezé. Mais là, c'est pareil, c'était du côté laïc. Au Château de la Pinelais, qui est sur Corsept, pas loin de Saint-Brévin. J'ai dû faire ça deux ans.

RC : Et t'as voyagé avec ta colonie ?

DC : C'était avec Launay ça. Avec Launay, on est partis aussi. A Remiremont, dans les Vosges, et puis l'autre c'était à Murat, dans le Cantal.

CL : Ça c'était les vacances d'été ?

DC : Oui. Autrement, à la maison, c'était jardin jardin. Mon père, il m'embauchait, lui. Arracher l'herbe et puis bêcher. Les copains venaient me chercher en vélo, et je disais « *non, je peux pas y aller* ». Fallait que je reste au jardin. On avait les vignes en plus. Des corvées... Ramasser les cailloux, tiens, avec des seaux. Des cailloux qu'étaient dans la vigne. C'était au Landreau, ça. Au Bas-Landreau, sur le bord de la voie ferrée. En face le Corbusier mais de l'autre côté de la voie. Il y avait Chaumont, le marchand de poules, qui était là. Qu'a brûlé deux fois, lui. Et fallait sortir les cailloux. Parce qu'on faisait tout à la main. Il y avait 1500 pieds ! Quand il rencontrait un caillou avec sa pelle, il avait ça en horreur, alors fallait ramasser les cailloux. Et puis faire les fagots, tailler la vigne, ébourgeonner, fallait la soigner, fallait la dépater, la mettre en hiver, tatata... Pis la vendanger, ... Et ramasser les grains. Parce qu'il y avait une certaine catégorie, le baco rouge, je me souviens, dès qu'on touchait la grappe, les grains tombaient. Fallait ramasser les grains un par un. Fallait pas les laisser par terre. Et puis on avait l'onglet forcément. Parce que quand on était en vendanges, quelques fois il y avait un beau soleil et une gelée blanche. He ben, on avait l'onglet, hein ! [M'explique ce qu'est l'onglet]. On avait hâte que le soleil monte pour nous chauffer un peu. Et puis il y avait la pause casse-croûte, alors là ça allait mieux.

RC : Nous, le jeudi, quand on n'avait pas école, avec ma grand-mère, toujours ma grand-mère, quand on était petit elle s'occupait beaucoup beaucoup de nous. Parce que maman travaillait avec mon père. He bien, on venait à la ferme du château. Tout le temps, presque tous les jeudis. Et c'était bien parce qu'à la ferme du château, il y avait deux étangs de chaque côté de la ferme. Il y avait le château, la ferme derrière et de

chaque côté il y avait les étangs. Avec mon frère et d'autres jeunes gosses qu'on rencontrait par-là, on pêchait des grenouilles, des petits têtards...

DC : Avant que le château soit construit ?

RC : Ah bien sûr, le château était pas démoli. Et on pêchait des tritons, et ça c'est une bête qui n'existe plus. Parce qu'on en ramenait plein, nous. On mettait ça dans des petits aquariums à la maison. Presque tous les jeudis, on allait à la ferme. Comme mon père, il avait pris tout le jardin, il n'y avait plus d'espace, ma grand-mère nous emmenait nous promener.

[0'58"14] – Ce qui a le plus changé à Rezé

CL : Qu'est-ce qui, pour vous, a le plus changé à Rezé ?

RC : Les constructions. Des immeubles, partout. Parce que c'est sûr qu'il y avait pas de construction, à Pont-Rousseau, dans le bourg de Rezé, après, ils ont fait des immeubles. Rien que la rue où on se rencontrait beaucoup, entre Rezé et Pont-Rousseau, c'était... Il y avait Ruggieri qui faisait les feux d'artifice, c'était que des prés, il y avait rien. Maintenant, c'est que des immeubles. Moi je dis que c'est les constructions, sûrement. J'y pense des fois, si ma grand-mère revenait. Parce qu'elle est morte, ça fait quarante ans. Si elle revenait, elle reconnaîtrait pas. Avec les immeubles qu'il y a partout partout.

CL : Et les maisons aussi...

RC : Et les maisons mais ça choque moins les maisons. Moi sur Pont-Rousseau, c'est les immeubles, les hauteurs d'immeubles qu'ils nous font...

CL : Et les commerces ?

RC : Ah oui, ça c'est autre chose encore. Je parlais tout à l'heure de la rue où il y avait plein de cafés. Il y avait plein de commerces aussi. C'est la petite rue de Pont-Rousseau où c'était très commerçant. Il y avait des marchands de tissus, il y avait je ne sais pas combien de boulangers, de bouchers. Il y avait la pharmacie, il y avait une herboriste, plein de choses quoi. Et ça, ça n'existe plus. Forcément, ils ont fait des Leclerc et plein de choses comme ça aussi. Ça a tué le petit commerce quand même. A côté de chez mes parents, dans la rue Thiers, il y avait le boucher, il y avait une épicerie, une charcuterie. En face il y avait une autre épicerie, il y avait une épicerie un peu plus grande. Il y avait plein de choses quoi. Et il y a plus rien. Même en face chez toi, il y avait une épicerie, ça existe plus, il y a longtemps.
